

Epreuve - Matière : 102 Session : 9312

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Le texte proposé est tiré des Fragment posthumes (1887) de l'œuvre de Nietzsche. L'auteur y vise explicitement la tradition philosophique concernant l'analyse du rapport entre la science et la vérité et la possibilité de connaître le réel, c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes qui constitue un monde. La démarche de Nietzsche est rendue par la volonté de réviser les jugements de connaissance déterminant sous les concepts ce qui apparaît, c'est-à-dire les phénomènes, en établissant les fondements qui pèsent sur l'affirmation de la science, en particulier les principes de la science logique. De ce fait, Nietzsche procède d'abord en sceptique puisqu'il doute du statut de vérité des propositions logiques en tant que les logiciens prétendent, à partir d'axiomes, c'est-à-dire, à partir de propositions fondamentales, rendre compte de la réalité des phénomènes du point de vue de ~~Nietzsche~~ l'adéquation des propositions à la réalité qu'elles décrivent. En ce sens, si la logique est une science, en procédant par démonstrations et en établissant des propositions fondamentales, qui délimitent l'usage rationnel du langage et déterminent la valeur de vérité des énoncés à partir de certains principes, faut-il envisager la connaissance d'une science logique autrement qu'en tant qu'elle exprimerait un autre objectif pour évaluer l'adéquation de ses propositions avec la réalité qu'elle envisage, autrement dit, peut-on penser que la démarche du logicien qui cherche à fonder la validité nécessaire (qui ne peut pas ne pas être) de ses principes est sous-tendue par des affirmations et des négations subjectives qui présupposent un système de croyances à propos de la réalité profondément em-

crées ? L'argumentation nietzschéenne se déroule dans le cadre d'une généalogie de la connaissance rationnelle en insistant sur les conditions de l'émergence des propositions de la raison dans l'histoire de la pensée et ~~se concentre~~ ^{se concentre} sur la relation entre la démarche logique et la réalité des phénomènes du point de vue de leur singularité en critiquant la prétention à l'objectivité scientifique. En ce sens, l'extrait participe à la critique du statut de la raison et son déploiement logique pour rendre compte de la valeur de vérité des affirmations de la science. En effet, dans un premier temps, Nietzsche entreprend la réfutation de la mécanique logique en exposant la thèse aristotélicienne du principe de contradiction (1-11). Puis, dans un second temps, l'auteur tire les conséquences de son exposition en corrigeant la thèse d'Aristote d'un point de vue sceptique et substitue ~~du~~ ^à l'critère de vérité du logicien ~~un~~ ^{un} jugement de valeur contenu dans le principe de contradiction logique qui suppose une croyance précédant notre connaissance du réel (12-27). Enfin, dans un dernier temps, Nietzsche approfondit l'opposition entre la connaissance tirée de la science et la vérité en ~~reformulant~~ ^{reformulant} la réfutation de la mécanique logique ^{principe de} de la non-contradiction des énoncés et rappelle ~~l'origine~~ ^{l'origine} ~~de~~ ^{de} la capacité humaine de construire des vérités qui viennent fixer ce qui est caractérisé par son impermanence et son devenir, c'est-à-dire, le réel et ses phénomènes singuliers (28-43).

Le premier temps de l'argumentation expose une opposition dans la manière de concevoir le principe de non-contradiction tiré de la logique dont la source est aristotélicienne. Nietzsche expose la thèse de son adversaire et en tire les conséquences en anticipant la réfutation de la mécanique logique de ce principe.

D'emblée, Nietzsche établit le terrain sur lequel il va s'attaquer au principe de non-contradiction en le qualifiant de « principe subjectif » (1.1), autrement dit, Nietzsche souhaite démontrer que l'imposition d'"affirmer et nier une même chose" (1.1) n'est pas une proposition immuable, valant de toute éternité, mais qu'elle est le fruit d'une histoire humaine de la raison et, par conséquent, le résultat d'une construction par le sujet qui pense, c'est-à-dire qui peut user de la raison, d'un principe permettant le développement d'un discours intelligible. Autrement dit, le principe de non-contradiction qui est le premier principe de la science logique, tra-

dont un jugement du sujet par rapport aux choses (entant qu'objets indéterminés) que les propositions logiques expriment. Dès lors, la science logique n'est pas régie par le principe de nécessité qui caractérise une situation d'inévitabilité mais elle est le résultat d'une "incapacité" (l.2), autrement dit, elle est une manière de penser la réalité non pas entant qu'elle est un ensemble de phénomènes singuliers, mais que la raison n'en est peut-être pas capable, mais entant qu'elle force certains rapports entre les choses qu'elle exprime dans un langage intelligible pour quiconque. En ce sens, lorsque Nietzsche utilise le conditionnel ("modus n'y saurions parvenir" l.1), il met déjà l'accent sur l'aspect douteux de l'inévitabilité logique du principe de non-contradiction.

Le principe de non-contradiction est formalisé, c'est-à-dire analysé et déduit, par Aristote dans son traité de l'interprétation (9-186-9196). Nietzsche rappelle la primauté du principe de non-contradiction dans le système logique aristotélien lorsqu'il s'agit de valider les démonstrations scientifiques ("le dernier et le plus faible" l.4) entant qu'il permet d'invalider une proposition qui porterait l'affirmation et la négation du ~~le~~ même objet. Le principe de non-contradiction conditionne la valeur de vérité d'un énoncé logique. En effet, Aristote exclut la possibilité d'affirmer une proposition portant sur un objet puis dans un sens universel (c'est-à-dire qu'elle porte sur tous les phénomènes réels pouvant être rapportés au concept de l'objet) comme "tous les hommes sont blancs" et ~~de~~ d'affirmer, simultanément, le même objet, puis dans un sens ~~non-universel~~ (ne portant que sur une partie des phénomènes pouvant être rapportés au concept d'homme) comme "quelques hommes ne sont pas blancs". La contradiction logique rend intelligible l'énoncé et invalide la démonstration : cependant, Nietzsche rappelle le caractère axiomatique du "principe de contradiction" (l.3) aristotélien qui est une proposition indémentrable dont la seule évidence suffit à rendre opératoire lors de l'analyse logique. Au fond, l'impossibilité logique d'affirmer et nier une même chose n'est pas établie sans être l'objet de présupposés, que Nietzsche caractérise comme des "affirmations possibles" (l.6), autrement dit, la nécessité logique est fonction d'un jugement de valeur quant aux phénomènes que la proposition considère : Nietzsche entreprend de questionner la source de ce jugement de valeur qui se donne comme une relation de vérité par rapport aux choses (l.67) du point de vue de la modalité de nécessité logique. En effet, l'expansion de l'axiome des axiomes logiques, le principe de non-contradiction, débouche sur une alternative : soit ce principe dit quelque chose du réel en interdisant ^{le fait} ce qui est impossible de fait ("des prédicats contradictoires ne sauraient être attribués à l'étant" l.8) ; soit ce principe est un jugement de valeur qui prend la forme impérative du dessein d'interdire ("on ne doit

pas attribuer semblables prédicats à l'étant" (l.9). Dès lors, ~~et~~ Nietzsche fait remarquer qu'il n'est pas certain que le principe de non-contradiction logique rende effectivement compte du réel, c'est-à-dire en tant qu'il serait structurellement fondamental par ce principe. Ainsi, la vérité logique des énoncés ne décrit-elle ^{peut-être} pas, avec certitude, les rapports des choses entre elles mais façonne, du point de vue du sujet humain, un monde phénoménal qui émane directement des proportions logiques et que nous appelons le "vrai" monde (l.11). La science logique porterait plutôt en elle un jugement sur le réel qui prend la forme d'un impératif (un *devoir-être*), autrement dit, faute de pouvoir statuer sur le caractère déterminant du jugement logique, Nietzsche expose l'idée que le jugement logique s'accompagne d'un jugement de valeur immanent sur la réalité de l'étant (c'est-à-dire l'être en tant que phénomène).

Dès lors, il tire les conséquences de l'alternative ouverte par l'analyse des pré-supposés du principe de non-contradiction aristotélicien puisqu'il va s'agir dorénavant de corriger et moduler la thèse aristotélicienne dans un cadre donné par la démarche sceptique qui met l'accent sur la singularité des phénomènes.

Dans ce deuxième temps, Nietzsche rappelle l'alternative que soulève la question de savoir si les jugements logiques disent quelque chose du réel phénoménal, c'est-à-dire de l'étant, en spécifiant le problème de la connaissance ~~du réel~~ de la réalité à partir de la distinction entre *critère* et *impératif de vérité*. Du point de vue sceptique, l'alternative n'est pas décidée dans un sens ou dans l'autre (l.12); cependant, c'est parce que le sceptique ne peut rien affirmer sur l'étant ("Il faudrait d'avis et déjà connaître l'étant", l.145), qu'il met en doute le caractère déterminant du jugement logique, leur adéquation au réel, comme principe discriminant de la vérité de ses propositions. Nietzsche refuse ainsi d'admettre que les jugements logiques contiennent un critère de vérité (l.15) parce qu'il faudrait accéder à la réalité phénoménale (dans sa pluralité et son impermanence) autrement que par les sens pour pouvoir la connaître (Nietzsche rappelle ^{plus tôt} que nous n'avons pas de "notion acquise par ailleurs" de l'étant (l.78)). De ce fait, le principe de non-contradiction signifie plutôt ce qui doit être, en regard à la vérité, pour le sujet qui pense ("un impératif quant à ce qui doit valoir pour vrai" l.16): le jugement logique, rendu possible par le principe de non-contradiction, exige comblent l'exigence de poser la vérité d'un rapport logique entre les choses comme "ce qui doit valoir pour vrai".

Nietzsche entreprend ensuite de montrer que la connaissance logique, et plus généralement la connaissance des survenus fondamentales, est fonction d'une construction de l'étant (l'être phénoménal). Les choses apparaissent aux logiciens non pas en tant que phénomènes purs mais déjà en tant qu'elles sont des ~~des~~ constructions mentales de l'être phénoménal. Ainsi, pour

Epreuve - Matière : 102 Session : 9312

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Nietzsche, la surnu logique présuppose l'identité des phénomènes (un point A semble à lui-même) et les détermine du point de vue de la "chose", c'est-à-dire du point de vue d'un "substrat" (l.21) de l'étant qui est ~~non-facteur~~ sous-jacent au jugement logique qui commode des identités (et par exemple en établissant un rapport d'égalité arithmétique). Du point de vue surnu, les phénomènes se caractérisent avant tout par leur différenciation et leur absolue singularité. Dès lors, en suivant la conséquence de cette prémiss (proportion première d'un raisonnement), Nietzsche inverse les termes des rapport entre la connaissance ~~logique~~ et la réalité: si le monde (la réalité phénoménale) n'admet pas l'existence de deux phénomènes identiques, la production d'une connaissance logique du monde ne porte pas sur un monde vrai mais un "monde purement apparent" (l.19) puisque tout phénomène est absolument dissemblable. Ainsi, tout rapport d'identité logique ~~seulement~~ impose à l'étant une construction du phénomène en tant qu'apparence vis-à-vis du substrat, le concept de "chose" qui supporte le phénomène. Nietzsche utilise les guillemets pour parler de la "chose" parce qu'elle est un concept de l'étant ~~indéterminé~~ qui soutient l'idée d'une identité des phénomènes. La surnu logique présuppose une "notre royaume sur choses" (l.21.22), c'est-à-dire qu'elle se déploie à partir du principe d'identité, dans le corps et l'espace, contenue dans le concept de chose pour penser la réalité. Dès lors, tous les concepts logiques semblent prendre la place de ce qu'ils sont censés rendre compte, autrement dit, à mesure que la logique se déploie pour parler du monde, elle fait du réel ce qui apparaît et des concepts ce qui est ~~est~~ vrai; L'expérience du réel, la dissemblance des phénomènes, est renversée sous les ombres

de la logique ("substance, prédicat, objet, sujet, action, etc..." (l. 25-26) & à n'être plus que l'expérience d'un "monde vrai", médiatisée par le principe d'identité logique, hypostasant les déterminations logiques de la "chose" pour constituer des "réalités" (l. 26) supra-physiques. La suena, pour qu'elle constitue des objets logiques (le point & de l'atome) à partir d'un concept déterminant de la "chose", inverse la valeur de vérité du monde phénoménal en le reléguant ~~à~~ au statut d'apparence. Nietzsche établit ainsi que les constructions logiques du réel sont fonction ~~des~~ la croyance ancrée d'une stabilité de l'étant par l'intermédiaire du principe d'identité: le jugement logique et ses outils présupposent cette croyance et la "confirment continuellement" (l. 26-27) au sein de l'expérience induite par l'affirmation du principe d'identité.

Le troisième moment de l'argumentation porte sur la croyance pré-supposée par les jugements de connaissance et l'approfondissement de la thèse selon laquelle les vérités de la suena logique sont des constructions humaines qui viennent fixer rationnellement ce qui précède du divers sensible.

La connaissance logique, nous l'avons vu, suppose le principe d'identité contenu dans le concept de chose pour qualifier & ce qui relève d'une affirmation antérieure au jugement logique quant au devoir-être de l'étant phénoménal. Dès lors, l'attitude innée de l'homme qui consiste à "tenir-pour-vrai" et ne pas tenir-pour-vrai" (l. 28-29) est considérée comme primordiale par Nietzsche dans l'établissement d'une connaissance vraie. De ce fait, tout jugement de connaissance porte en lui une affirmation et une exigence (un devoir-être) vis-à-vis de la réalité considérée par le jugement. Si l'être humain se caractérise en tant qu'il affirme ou nie, "l'acte de juger" possède la double propriété de fonder une habitude (l'affirmation d'une identité est confirmée par son renouvellement) et ~~une exigence~~ un droit (29) en tant qu'il est un acte qui ~~est~~ modifie la représentation du réel en vue de la survie de l'espèce. Dans le Cai Savoir, (§ 110), Nietzsche rappelait que la connaissance en tant que vérité logique est "la plus dénuée de force", autrement dit, l'acte de juger est sous-tendu par les affirmations ou les négations de celui qui juge dans le cadre d'un rapport de forces propre à la volonté

individuelle et dont la finalité tend à la conservation de la vie. En ce sens, la vérité est subordonnée à la croyance en ce que l'acte de juger "puisse" (l. 32) déterminer une connaissance vraie parce que l'affirmation et la négation² sont des attitudes antérieures ("plus originelles") (l. 28) aux ~~affirmations et négations~~ ^{jugements} logiques, en tant qu'elles sont des actes de penser ancrés dans le cadre d'une histoire du développement des capacités rationnelles de l'espèce humaine. Dès lors, Nietzsche ~~est~~ ^{distingue} le droit bien fondé de l'affirmation d'une identité dans le cadre de la persévérance dans l'être en débattant par exemple des êtres particuliers ~~avec~~ pour les ramener sous le concept de prédateurs (exemple du loup) (§ III), au droit ~~de juger~~ pour la science logique d'énoncer des propositions des "quelque chose vrai-en-soi" ⁽³³⁾ avec le cas du principe de non contradiction. Ainsi, la logique est ~~des vérités logiques~~

Enfin, la connaissance vraie, si elle présuppose la croyance dans la valeur de vérité, ne doit pas ~~se~~ faire se tourner le sceptique vers les sens comme la permittibilité ^{de la} d'un système de vérité. Pour le sceptique, les sensations ne sont pas ~~le fondement~~ ^{un rapport} ~~un rapport~~ ^{véridique} ~~à la réalité~~ ^{à la réalité}. Nietzsche dénonce "le premier préjugé sensible" (l. 35) qui consiste à penser que la vérité de l'étant réside dans les sensations. Autrement dit, l'empirisme scientifique peut être intéressant pour corriger les "vérités fictives" (l. 41) de la science logique en singularisant les phénomènes considérés par la géométrie ou l'arithmétique. Cependant, Nietzsche insiste pour répéter la "preuve instantanée" (l. 37) de l'impossibilité de deux sensations contradictoires (le mou et le dur par exemple) en rappelant que l'acte de juger est fonction d'un rapport de forces chez l'individu qui peut prévaloir (par exemple lorsque je m'impose un ordre) à le faire se sortir de manière contradictoire (sensation de résistance et d'abolition de la résistance). Par conséquent, le principe de non contradiction logique n'est opérant qu'au sein du système de croyance préservant à la formation des concepts (l. 39) en tant que "réalités" à part entière: autrement dit, les vérités de la logique, parce qu'elles sont des constructions rationnelles ne sont valides plus le principe de non contradiction qu'en tant qu'elles sont issues de la croyance envers la valeur de vérité des jugements logiques. De ce fait, la connaissance vraie de la logique ne donne pas la vérité au monde phénoménal mais constitue une modélisation ("un schème de l'être" l. 42) de l'étant en vue d'une saisie, c'est-à-dire une compréhension imparfaite de la réalité (l. 42) pour lui donner une forme intelligible.

Ainsi, l'argumentation du texte a-t-elle exposé la thèse aristotélicienne du principe de contradiction logique pour établir, en corrigeant et réfutant la prétention de la connaissance logique à décrire un monde vrai, la généalogie de l'élaboration d'un jugement de connaissance, soutenu par la disposition naturelle de l'homme pour l'affirmation et la négation et la présupposition de la croyance en la valeur de vérité du jugement de connaissance qui ~~présent en rapport à~~ la diversité des phénomènes sensibles sous la formation de ^{synthétise} concepts.